

« Les leçons du samouraï »

Date : 5 mars 2015



Intervention de Javier Portella, essayiste, directeur de la revue en ligne [El Manifiesto](#) (Espagne) au Colloque Dominique Venner, Paris, Maison de la Chimie, 17 mai 2014.

Chers amis, chers camarades,

Permettez-moi de vous posez tout d'abord une question un peu... abrupte. Ne vous arrive-t-il pas que le désarroi vous frappe parfois ? Moi, si. Ça m'arrive. À force de toujours nager à contrecourant, à force de toujours aller à l'encontre de l'air du temps, le découragement finit parfois par faire acte de présence. C'est alors que la principale leçon fournie par Dominique Venner nous vient à la rescousse. C'est alors que s'allume cette lueur d'espoir qui se déploie paradoxalement au sein de la critique la plus impitoyable contre la dégénérescence de notre temps.



En quoi consiste cette dégénérescence ? Elle consiste dans l'effondrement des trois piliers qui ont fait la force et la grandeur de notre civilisation. « *La nature comme socle, l'excellence comme objectif, la beauté comme horizon* », nous rappelle Dominique. Il suffit d'évoquer ces trois grands piliers pour savoir que ni la nature, ni la beauté, ni l'excellence ne soutiennent plus notre maison, ne constituent plus la clé de voûte de notre monde. On dirait qu'ils se sont tout simplement effondrés.

Non, répond Dominique Venner. Les grands piliers du monde semblent certes effondrés, mais ils ne sont qu'« endormis ». Tout comme à l'occasion d'autres moments sombres de notre histoire, nos principes fondateurs sont tombés en état de dormition. Ce qui revient à dire : ils peuvent se réveiller un jour.

Pourquoi le peuvent-ils ? Parce que ce qui est frappé de léthargie, ce sont les archétypes, les racines mêmes de notre civilisation, c'est-à-dire de notre tradition. Et la tradition, « *telle que je l'entends*, souligne Dominique Venner, *n'est pas le passé, mais au contraire ce qui ne passe pas et qui revient toujours sous des formes différentes. Elle désigne l'essence d'une civilisation sur la très longue durée.* » C'est pourquoi nos racines sont « *pratiquement indestructibles tant que n'a pas disparu (comme les Mayas, les Aztèques ou les Incas disparurent un jour) le peuple qui en était la matrice* ».

Sauf si une telle hécatombe venait à se produire, la possibilité reste donc ouverte pour que nos principes, aujourd'hui éteints, se rallument – sous des modalités bien sûr différentes – un jour.

Mais de quoi dépend un tel jour ?

Et bien, en un sens, il ne dépend de rien. Il ne dépend de rien parce que l'imprévisible, l'indéterminé, se trouve inscrit – explique Dominique Venner, en fournissant mille exemples concrets – dans le cœur même de l'histoire.

L'imprévisible, ce qui surgit sans cause ni raison, ce que rien ne détermine, voilà qui reçut jadis un nom : *le destin, le sort*. Cette force déroutante, mystérieuse, à laquelle les dieux eux-mêmes sont soumis – le sort –, nous sera-t-il un jour favorable ? Nous n'en savons rien. Cela n'est pas entre nos mains. Et pourtant, cela aussi est, en un sens, entre nos mains. Contrairement à ce que la modernité croit, la volonté des hommes, certes, n'est pas toute-puissante. Mais le destin non plus. Il a besoin de notre aide. Nous dépendons de lui, mais le destin aussi dépend de nous. Sans notre engagement décidé, sans notre lutte vaillante, jamais le sort ne pourrait nous être favorable.

Interrogeons-nous donc sur notre lutte. Sommes-nous en train de faire suffisamment bien les choses ? Sommes-nous à la hauteur du grand défi qui nous a échu, placés que nous sommes à la grande croisée de chemins entre deux époques « *dont l'importance, affirmait Ernst Jünger, correspond à peu près au passage de l'âge de pierre à l'âge des métaux* » ?

Quels temps étranges, les nôtres ! Le besoin de leur changement se fait sentir de plus en plus fort. Le malaise grandit : ce malaise qui traverse nos existences plates, mornes, privées de tout souffle supérieur, vouées à seulement travailler... et crever. Mais si une telle détresse est bien là, elle est sourde, muette, insaisissable. Son désarroi ne se manifeste, ne se concrétise en rien.

Soyons lucides : aucune véritable alternative ne se lève aujourd'hui même à notre horizon. Un seul courant connaît, c'est vrai, une certaine vigueur : le mouvement identitaire. Mais sa dénonciation du grand Remplacement entrepris par nos oligarchies reste un refus, un rejet, une dénonciation seulement négative. Si l'immigration de peuplement venait à disparaître un jour, ce jour-là le mouvement identitaire disparaîtrait du même coup. Aucun véritable Projet historique, aucun OUI ne pointe en-dessous du NON identitaire. (Et on pourrait dire la même chose, toutes différences faites, à propos du NON écologique.)

Pourquoi aucun OUI ne s'élève en-dessous du grand désarçonnement contemporain ?

Ce ne sont pourtant ni les idées ni les analyses qui manquent. Elles sont là, et leur qualité est remarquable. Elles sont là depuis plus de 40 ans : depuis que Dominique Venner, justement, fut l'un des premiers à comprendre, avec d'autres, qu'il fallait passer de l'action directe dans la rue à l'action médiata dans les esprits.

Le problème, voyez-vous, est qu'on n'agit pas sur les esprits à l'aide essentiellement d'idées et de théories... ces trucs « à intellectuels ». On n'agit pas non plus sur les esprits au moyen de dénonciations dépourvues d'une alternative visible, imaginable. On agit sur les esprits à l'aide surtout d'**images** : d'images positives, pleines de contenu, rayonnantes d'espoir ; des images qui parlent au cœur et frappent l'imagination ; des images qui façonnent tout un Projet historique – encourageant, passionnant.

Avons-nous quelque chose de tel ? Avons-nous une véritable image, un véritable Projet du monde dont nous rêvons ?

Disons-le autrement. Avons-nous une réponse aux deux grandes questions sans répondre

auxquelles rien ne pourra jamais changer ?

Première question. Il s'agit d'en finir avec le capitalisme. C'est entendu. Mais qu'est-ce que cela implique ? Qu'est-ce que cela signifie ? Contrairement à ce que cela signifie pour la folie communiste, finir avec le capitalisme ne veut nullement dire liquider la propriété ni abolir l'inégalité. Finir avec le capitalisme veut dire, d'une part, réduire les injustices, limiter les inégalités. Cela veut dire, d'autre part, faire en sorte que le marché, l'argent et le travail ne soient plus la clé de voûte supposée charpenter el monde.

Bien. Mais comment y parvenir ? Y parvient-on en convainquant les gens de se donner d'autres horizons et de lâcher spontanément ce qui paraît être leur penchant naturel pour la matérialité de la vie ? Y parvient-on en faisant que la « société civile » – comme on appelle cette négation manifeste du politique – quitte d'elle-même, toute seule, les chemins qui nous ont menés au bord de l'abîme ? Ou par contre, y parvient-on à travers une lutte acharnée, en ouvrant des voies et en dressant des digues – en créant des institutions : publiques, politiques... mais lesquelles ? – qui mènent nos pas par des chemins tout à fait différents ?

Deuxième question. Ou, plutôt, deuxième avalanche de questions.

« *Rien n'est vrai, tout est permis* », disait Nietzsche. Rien ne nous offre la garantie... Oh, elle était bien fausse, mais tellement fonctionnelle, la garantie qui, dans le monde la religion révélée, nous assurait du Vrai et du Bien. C'est elle qui a disparu. Le fondement prétendument sans faille, inentamé, du Vrai et du Bien, voilà qui s'est effondré, voilà qui ne reviendra plus. Ce n'est pas d'un état de dormition qu'il s'agit ici. Nous voilà donc voués à l'incertain, à l'imprévu : au destin, en somme. C'est là notre grandeur : celle des hommes libres. Mais c'est là aussi notre malheur : celui des hommes incapables d'assumer une telle liberté.

Car... si aucune Vérité avec majuscule ne soutient plus le monde, tout est-il donc permis ? Non. Il ne l'est ni ne peut l'être – sinon tout s'écroulerait...

Tout s'écroule, en effet. Car il semble bien comme si tout était permis. Tout se vaut... tout se vautre, tout patauge dans l'indistinction généralisée, là où le laid (il suffit d'entrer dans n'importe quelle galerie d'« art » contemporain) semble ne plus s'opposer au beau ; là où le vulgaire semble ne plus se distinguer de l'excellent, tout comme le faux du véritable. Là où même l'idéologie du genre prétend qu'être homme, ce serait la même chose que d'être femme.

Tout devient indifférent dans la mesure même où tout devient discutable, contestable. Dans la mesure même, en un mot, où tout ne relève que de l'opinion. De cette opinion que la liberté dite justement d'opinion permet – en droit – d'exprimer sans entraves ni limites.

Faudrait-il donc introduire des entraves en vue d'empêcher une telle dégénérescence ?

On connaît la réponse – affirmative – que les fascismes ont donnée à une telle question. Mais si on rejette cette réponse, si on refuse un remède qui finit par devenir pire que la maladie, comment fait-on pour ne plus patauger dans la mare du nihilisme où tout se vaut et rien

n'importe ?

Aucune société ne peut exister sans être assise sur un noyau incontournable de vérité. Comment concilier un tel noyau avec l'exigence tout aussi incontournable de liberté ? Comment éviter aussi bien les vacuités démocratiques que les dérives totalitaires ? Comment imaginer la vie politique, le contrôle du pouvoir, la réalisation d'une démocratie qui ne soit ni un alibi des oligarchies, ni un machin vide et démagogique ? Comment imaginer, par exemple, le fonctionnement – ou la disparition..., mais alors, remplacés par quoi ? – de ces monstres que sont devenus les partis politiques ?

De telles questions, Dominique Venner ne les a pas posées explicitement. Mais toute sa pensée nous y conduit. Nous interroger dans leur sillage, c'est le meilleur, le plus fervent hommage que l'on puisse rendre à celui qui s'est immolé, tout compte fait, pour que la vérité resplendisse.

Javier Portella